

Ma visite, en mars 1997, au laboratoire de Phanérogamie du Muséum de Paris (article n°14) m'avait donné l'envie d'en savoir plus sur les personnes dont j' avais parcouru les annotations.

J'ai demandé à Jean LENNON d'Elliant, dont les connaissances en la matière sont reconnues, s'il pouvait m'aider. Il a d'autant mieux compris ma démarche qu'il était, lui-même, l'auteur d'un article consacré aux "**Pères DELAVAYE, DAVID, FRANCHET et les autres**" déjà publié en France (bulletin n°11 de l'association des parcs botaniques de France) ainsi qu'à l'étranger.

Jean m'a prêté plusieurs livres rares d'un grand intérêt dont la lecture m'a passionné bien qu'on n'y parlât que vaguement de notre plante aimée.

Le plus ancien est le "**Journal de mon troisième voyage d'exploration dans l'Empire chinois**" de l'Abbé Armand DAVID, 2 tomes édités par Hachette en 1875. Le Père DAVID y raconte, jour après jour, son voyage et surtout son insatiable quête de nouveautés. Une grosse déception toutefois : le rhododendron n'occupe que quelques lignes dans sa narration. La lecture de ces deux tomes m'a laissé avec la désagréable certitude d'être ignare, tant les descriptions et les détails du P. DAVID montrent une somme de connaissances monstrueuse dans tous les domaines. Ses rapports sur les animaux, les insectes, les poissons, la géologie et les plantes laissent tout un chacun ébahi et envieux. Par contre ses rapports sur les autochtones semblent emprunts de partialité, à moins qu'il n'ait été plus ou moins contraint de flatter sa hiérarchie.

Le deuxième livre intitulé "**Voyages et Découvertes Scientifiques des Missionnaires naturalistes français à travers le monde (XVe à XXe siècles)**" par P. FOURNIER est une mine de références. Il a été édité en 1932.

J'ai pris le parti délibéré de ne rien changer aux chapitres choisis dans ces livres et dont la publication se déroulera sur plusieurs bulletins. Ils peuvent vous sembler longs car, encore une fois, le rhododendron n'est pas très présent mais je pense qu'ainsi il vous sera plus facile de comprendre quels hommes étaient ces missionnaires : des forçats de l'introduction.

Rappelez-vous également que les points de références ou de comparaison étaient d'actualité en 1932 et que le monde a beaucoup évolué depuis.

INTRODUCTION.

La découverte du monde, découverte géographique, géologique, minéralogique, végétale, zoologique, n'est pas encore entièrement achevée que déjà l'activité industrielle et commerciale effacent les traits originels de la nature telle que l'avaient modelée les millénaires, où la forêt vierge n'est bientôt plus qu'un souvenir, où les plus rares espèces végétales et animales disparaissent, gaspillées par l'homme ou chassées par son approche, où l'une après l'autre se meurent les dernières peuplades qui semblaient conserver jusqu'à nous les croyances, les moeurs et jusqu'aux aspects physiques d'antiques rameaux des vieilles races humaines.

Avec le XXe siècle, un monde finit, un autre commence.

De cet univers qui meurt sous nos yeux indifférents, les savants ont mis des siècles à reconnaître et à inventorier les éléments. Ils y ont dépensé de prodigieux efforts. L'histoire de la découverte du monde est un martyrologue : Par centaines, sinon par milliers, des audacieux se sont précipités à travers les continents comme à travers les mers, pour découvrir, rapporter, dessiner et décrire les êtres inconnus que recélait leur mystère. Ils ont sacrifié à ce dangereux labeur leurs forces, leurs facultés, leur temps, souvent leur santé, parfois leur vie. On a parlé de la "Vie des martyrs de la plante"; mais il y a aussi les martyrs du minéral, de la bête et de l'homme. Le dénombrement de ces victimes de la science n'a jamais été fait, sans doute est-il impossible.

Que les missionnaires tiennent une grande place dans ce nombre, chacun le sait confusément. Cet article ne consiste donc qu'à étayer sur des faits et des documents, à reconstituer, dans l'ensemble et pour chacun d'eux, les moments et les aspects de leur activité, à mesurer et à peser la valeur de leur contribution, à dégager, dans la mesure du possible, les conditions générales qui résument, éclairent ou expliquent leur rôle scientifique.

En travaillant au développement des sciences de la nature, les missionnaires n'innovaient pas; ils restaient au contraire dans une tradition. Si les moines du Moyen Age sont à l'origine de la Botanique moderne et les créateurs de l'Agriculture comme de l'Horticulture occidentales, si depuis la Renaissance jusqu'au XVIIIe siècle la majorité des naturalistes se rencontre toujours dans les rangs du clergé, si celui-ci fournit jusqu'à la Révolution,

un important contingent de voyageurs naturalistes, parmi lesquels il faut compter de très grands savants, les missionnaires du XIXe siècle devaient se trouver tout naturellement incités à faire une place, dans leurs reconnaissances en pays lointains, à l'observation de la nature. D'autres mobiles, assez variés, les y poussaient également.

C'est au XIXe siècle que les missions ont pris leur plus grand essor. Sans cesse des territoires nouveaux se sont ouverts à leur activité. L'étrangeté, pour des yeux d'Occidentaux, des formes végétales et animales qui s'offraient à la vue des pionniers de l'Évangile, dans chaque région nouvellement conquise par eux, ne pouvait point ne pas frapper leur attention. Aucun missionnaire, pas plus qu'un voyageur, ne résiste à l'étonnement devant des spectacles si neufs.

D'autre part les grands établissements scientifiques comprirent de suite quels admirables auxiliaires ils pouvaient trouver parmi eux. Le Museum d'Histoire Naturelle de Paris ne cessa de solliciter leur concours, de les soutenir, de les guider, de les encourager. Grâce à eux ce grand Institut put étendre ses ambitions à toutes les régions inexplorées du globe, obtenir et conserver longtemps l'hégémonie et la maîtrise scientifiques incontestées dans le monde entier. Comme d'autant de bras prodigieusement extensibles et souples, il entoura les continents, les enserra de ce réseau d'héroïques correspondants. Les documents d'étude se mirent à affluer vers lui comme vers un centre naturel, des régions les plus lointaines et les moins connues.

Le XIXe siècle fut très nationaliste. Les missionnaires français mirent leur fierté patriotique à devancer les pays étrangers dans l'œuvre de la documentation scientifique, comme ils les devançaient dans l'œuvre de l'évangélisation. De multiples passages de leur correspondance en témoignent et l'accent dont ils exaltent la science de leur pays fait sentir combien puissamment agissait sur eux ce mobile particulier.

S'il perdit de sa force à mesure que la science prenait conscience de son caractère international, il ne laissa pas d'être suppléé par d'autres également puissants, dont l'impulsion ne fit que s'accroître, et qui se résumèrent dans le développement de l'esprit et des méthodes scientifiques. A plusieurs reprises cette impulsion fut imprimée de haut, et en passant par l'intermédiaire de la hiérarchie ecclésiastique, elle ne fit que gagner en efficacité.

En 1882, la Congrégation de la Propagande, fidèle à sa grande mission civilisatrice et religieuse, fit parvenir, au nom du pape Léon XIII, une circulaire à tous les délégués, préfets et vicaires apostoliques, qui sont sous sa dépendance, "pour les inviter à recueillir tout ce qui leur semblerait contribuer à faire connaître l'histoire naturelle de chaque pays, surtout la botanique, la minéralogie et la zoologie".

Pendant tout le XIXe siècle la Chine a été le pays d'élection de l'apostolat missionnaire. Elle a compté 1.500 prêtres européens sur un total de 3.400 pour l'Asie entière et de 7.600 pour les missions mondiales, soit un cinquième du personnel missionnaire total.

Ce fut également le pays où les missions comptèrent le plus de naturalistes et les plus remarquables. Son immense étendue, la richesse et la variété de ses productions naturelles, l'originalité de la flore et de la faune dans certaines de ses provinces, étaient bien de nature à développer les vocations de savants. Pendant plusieurs siècles c'est à peu près uniquement par les missionnaires que sont parvenues les informations scientifiques sur la Chine.

M. Lecomte, Professeur au Museum le constate pour la botanique : "Si nos collections concernant la Chine, écrivait-il dans les *Nouvelles Archives du Museum* (1913), ont pris une extension considérable et si notre herbier de Chine est devenu exceptionnellement riche, nous le devons surtout aux missionnaires qui, à l'exemple du P. D'INCARVILLE, ont enrichi peu à peu nos collections de Chine et, avec un inlassable dévouement, dont nous leur sommes profondément reconnaissants, nous adressent tous les ans des récoltes considérables... Les missionnaires DAVID, DELAVAYE, FARGES, SOULIE et BODINIER sont les véritables fondateurs de notre herbier du sud de la Chine".

Depuis la Révolution, le développement des informations scientifiques sur la Chine n'a cessé de suivre une courbe ascendante, parallèle au développement des missions elles-mêmes.

Réduite dans la première moitié du XIXe siècle à quelques noms, mais dont un au moins est célèbre, celui du P. HUC, la liste des missionnaires naturalistes devient très longue pour la seconde moitié, avec des hommes de tout premier plan, comme le P. DAVID.

Elle l'est sensiblement moins pour le XXe siècle, et avec une répartition tout à fait différente.